

CHERS ADMINISTRÉS,
SI VOUS SAVIEZ...

PIERRE-EMMANUEL BÉGNY
avec la collaboration
de Nicolas Roux

CHERS ADMINISTRÉS,
SI VOUS SAVIEZ...

BUCHET • CHASTEL

© Buchet-Chastel / Libella, Paris, 2020
7, rue des Canettes 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-03379-1

« *La foule est l'ennemi du peuple.* »

VICTOR HUGO

À mon épouse Marie, aux enfants.

INTRODUCTION

« Tiens, regardez-moi cet imbécile ! Il ferait mieux de nous aider à éponger, au lieu de se pavaner dans la rue... »

Le 12 juin 2018, cette phrase, anodine en apparence, presque innocente, m'a abattu.

Ce jour-là, j'étais debout depuis 5 heures du matin. La boule au ventre, impuissant, je surveillais le ciel. Avec mon équipe, nous étions sur le pied de guerre pour limiter les dégâts causés par la crue du ruisseau qui traverse Saâcy-sur-Marne, le village dont je suis le maire. Malheureusement, face aux ravages de ce climat qui se dérègle, tous nos efforts étaient loin d'être suffisants. Quelques heures plus tard, une vague de boue envahissait finalement la commune. C'était grave, bien sûr, mais le pire avait été évité.

Parce que j'étais le maire, j'étais tenu pour responsable.

Depuis des jours, sur toute la France, la pluie tombait dans des proportions jamais vues, pulvérisant tous les records, inondant de nombreux villages. La situation était catastrophique, hors de contrôle. Pourtant, certains

de mes administrés n'en démordaient pas : si leurs caves étaient inondées, c'était entièrement ma faute.

Je connaissais ce sentiment, j'essayais de ne pas y prêter trop attention. Il y avait autre chose à faire. Une foule d'autres choses.

Toute la journée nous avions, avec mon équipe, parcouru le village pour coordonner les secours, répondre aux urgences, sauver ce qui pouvait l'être. Puis, en passant dans une rue, j'ai entendu cette femme qui écopait chez elle. Évidemment, elle ne s'est pas adressée directement à moi. Non, c'est bien pire, elle a juste parlé assez fort pour être sûre que je l'entende. Elle a lâché sa sentence : « Tiens, regardez-moi cet imbécile ! Il ferait mieux de nous aider à éponger, au lieu de se pavaner dans la rue... »

Je n'ai pas réagi. Je n'ai même pas détourné le regard. J'ai fait comme si je n'avais rien entendu, comme si ces mots, ces insultes et ce mépris ne me touchaient pas. Il y avait plus important à faire. Je devais poursuivre ma mission. Comme d'habitude. Comme si de rien n'était. Avancer, encore et toujours. Envers et contre tout. Envers et contre tous. Mais, derrière la façade, derrière l'armure que je m'étais forgée, derrière la carapace construite depuis le début de mon mandat, tout s'était écroulé. Cette phrase, cette méchanceté gratuite, ce manque de reconnaissance m'ont blessé. Profondément. Alors non, je n'ai rien montré, mais j'étais échec et mat. Tout mon engagement au service de ma commune depuis plusieurs années venait de voler en éclats.

À ce moment précis, j'ai su que je ne voulais plus être maire.

Je ne voulais plus de cette lutte quotidienne, pris en étau entre les exigences toujours plus grandes des administrés et le désengagement notoire de l'État. Moins de services, moins de conseils, moins de moyens. Je n'en pouvais plus d'essayer de faire mieux avec moins, d'endosser toujours plus de responsabilités avec moins de reconnaissance. Je n'avais plus le courage de continuer.

Pourtant, cet engagement, je l'ai choisi, voulu. Cet endroit où j'avais grandi était devenu un village doré, déserté, au centre-ville triste. J'ai voulu changer les choses, j'ai cru que je pourrais y arriver. Et j'ai eu raison. Mais je ne savais pas que le prix à payer serait exorbitant.

À 29 ans, j'ai pris les responsabilités, MES responsabilités. J'ai été élu maire d'un village auquel j'ai redonné vie. Je suis fier de ce que j'ai accompli avec mon équipe. Nous l'avons, durablement, transformé.

Mais j'étais à mille lieues d'imaginer dans quoi je m'engageais, dans quel univers j'allais évoluer. J'ignorais totalement à quoi pouvait ressembler le quotidien d'un élu local. Je crois que je ne suis pas le seul.

En réalité, je m'en rends compte aujourd'hui, peu de gens savent vraiment ce que c'est que d'être maire. Ce que représente concrètement cette fonction dont beaucoup s'accordent pourtant à dire que c'est le plus beau mandat de notre République...

Ce jour-là, cette invective, aussi violente que banale, a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Je voudrais aujourd'hui raconter comment on en est arrivé là. Raconter les autres gouttes, les gouttes d'avant.

À LA CONQUÊTE DE SAÂCY-SUR-MARNE

Mon village périssait. Il agonisait. Évidemment, ce n'était pas le seul en France. Les médias s'en font l'écho quelquefois. Généralement juste après chaque élection, quand ils s'étonnent des chiffres de l'absentéisme ou du Rassemblement national. Ils semblent redécouvrir qu'il n'y a pas que des grandes villes en France, qu'il existe encore quelques villages et que, si l'on n'en prend pas soin, ils risquent de disparaître. Alors on peut voir ou lire quelques reportages sur le sujet. Et puis, ces villages, leurs habitants et leurs problèmes finissent par retomber dans l'oubli. En espérant qu'ils survivent jusqu'aux prochaines élections. Oui, on le sait, les déserts ruraux se multiplient partout dans l'Hexagone. Victimes du progrès et de l'époque. En l'occurrence, il ne s'agissait pas d'un vague reportage, mais bien de mon village que je voyais dépérir.

Saâcy-sur-Marne. Le nom ne vous dit sûrement pas grand-chose. Pour moi, il représente beaucoup.

Mes parents y ont acheté une maison dans les années 1980. J'y ai grandi. D'abord seulement les week-ends, quand nous habitions à Paris. Mais *tous* les week-ends.

Je n'aurais raté ça sous aucun prétexte. C'était, pour ma sœur, mon frère et moi, une bouffée d'oxygène. J'y ai été scolarisé, j'y ai vécu. Je suis reparti aussi, le temps de mes études. Mais j'y suis toujours revenu. Ce village, c'est celui où j'ai appris à faire du vélo, celui des journées d'été à sauter dans la Marne, celui des soirées d'hiver près du feu, ce sont les balades en forêt, les parties de pêche au petit matin et les matchs de base-ball qui se finissent bien après la tombée de la nuit.

Quand j'étais petit, le village était *vivant*, et je ne crois pas que ma mémoire enjolive les choses – ou bien il s'agit d'une hallucination collective, car beaucoup de mes administrés partagent ce souvenir.

Il y avait des commerces partout. Une charcuterie qui, reprenant l'humour provocateur d'un collègue du 14^e arrondissement de la capitale, affichait la mosaïque d'un porc destiné à finir en vitrine, à qui une petite fille disait : « Pleure pas, grosse bête, tu vas chez Rahaut. » Des commerçants généreux qui m'offraient des tranches de saucisson quand je venais faire les courses avec mes parents. Un mécanicien en bleu de travail qui vendait des tondeuses à gazon, des vélos, chez qui on pouvait faire regonfler nos pneus gratuitement. Deux épiceries, deux boulangeries bien fournies en bonbons, deux coiffeurs...

La fête de Saâcy-sur-Marne occupait toute la grande rue et s'installait deux fois par an. Les fanions à l'entrée du village annonçaient le début des festivités. On passait le pont et on savait. On mangeait des barbes à papa, les parents nous payaient des tours

d'auto-tamponneuse, et des voix dans les micros donnaient l'impression que la chenille – le manège, pas la chanson – allait encore plus vite. « C'est suuuuuper, c'est chouette ! » On hurlait de joie et de peur mêlées. On était heureux. On tirait à la carabine sur des ballons qui n'arrêtaient pas de bouger, et on repartait avec une peluche en polyester ou des figurines en porcelaine.

Il y avait aussi le médecin du village. Un vrai médecin de famille chez qui on pouvait sonner n'importe quand en cas d'urgence. Qui soignait les petits bobos comme les mauvaises gripes, qui prenait soin des enfants comme des personnes âgées. Le médecin que tout le monde connaissait et qui connaissait tout le monde.

Et puis, c'étaient les copains. Les voisins du Nord, les trois filles du docteur, et tous les amis de la rue. Les tours de vélo au bout de la rue de Laval sur ce qu'on appelait le « circuit ». Les discussions d'adolescents dans une cabane perchée... Les journées qui filaient sans qu'on s'en aperçoive.

Saâcy-sur-Marne, c'est une partie de moi. On était en train de laisser mourir ce village. Mon village. Je suis peut-être trop sentimental, mais je ne pouvais pas laisser faire ça. C'était comme un réflexe de survie.

Par-dessus tout, ce qui me rendait le plus triste et me mettait le plus en colère, c'est que, contrairement à d'autres endroits, ce n'était pas une fatalité économique ou géographique. Ce n'était pas une implacable réalité contre laquelle on ne pouvait rien faire.

Non, le village sombrait dans un coma profond en raison des décisions politiques locales. Des décisions

qui n'étaient prises ni par dépit ni par obligation, mais, au mieux, par manque d'idées et, au pis, par intérêt personnel. J'en avais fait l'expérience, j'avais été élu dans cette mairie. J'en étais parti, parce que je trouvais ça injuste. Au sens presque juridique du terme.

Concrètement, qu'est-ce que je pouvais faire ? Eh bien, je ne me suis pas longtemps posé la question. Il fallait que je devienne maire. À mes yeux, ce n'était même pas la solution la plus efficace, c'était la seule. C'était l'aboutissement logique d'une longue réflexion. J'étais un enfant plutôt solitaire, mais j'ai toujours pensé collectif. Il faut faire pour les autres et avec les autres, j'en suis convaincu.

« Pour les autres », je voyais bien comment m'y prendre. J'avais déjà plein d'idées qui me semblaient être des évidences. En revanche, pour le versant « avec les autres »... À l'époque, ça me paraissait clairement être le nœud du problème.

Qui serait assez fou pour suivre un jeune homme de 29 ans dans sa course à la mairie ? Dans un premier temps, je devais trouver dix-neuf colistiers pour me présenter. Dix-neuf personnes qui seraient prêtes à retrousser leurs manches, à s'investir au-delà du raisonnable parfois, dans le seul but de redonner vie à un village. Ça existe, ça ? Le tout en respectant la parité, sinon ce serait trop simple.

La tâche était compliquée, mais il fallait rester lucide : ce n'était qu'une première étape. Une première marche, immense certes, mais rien de comparable avec ce qui allait suivre...

Ces dix-neuf personnes, si j'arrivais à les réunir, ne seraient pas là pour faire de la figuration. Je devrais également convaincre une majorité d'électeurs qu'il n'était pas insensé de voter pour moi, candidat sans étiquette, soutenu par aucun parti. Un candidat de 29 ans avec l'expérience forcément limitée que sous-entend mon âge.

Bref, quand je dis que ce n'était pas gagné, voilà un bel euphémisme ! Je pourrais même illustrer la définition de ce mot. Malgré tout, comme je ne pouvais pas faire autrement, je me suis lancé.

« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. » Cette phrase qu'on retrouve souvent sur des cartes postales résume assez bien la situation.

Par chance, très vite nous avons été deux. Ça peut sembler peu, c'était déjà énorme. À deux, on pouvait commencer à faire bouger les choses, ou du moins croire que c'était possible.

Oui, à deux, nous avons pris confiance, nous avons imaginé et fini par croire qu'une bonne étoile nous protégerait. Il fallait au moins ça.

Le numéro deux, ou un *bis*, c'est Sylvie. Une femme issue d'une très vieille famille de Saâcy-sur-Marne. Elle connaissait le village encore mieux que moi peut-être. Elle l'aimait au moins autant. Les idées ne lui manquaient pas, l'envie non plus. Alors nous nous sommes lancés.

Nous avons fait avec les moyens du bord, nous avons commencé de la manière la plus artisanale qui soit : nous avons marché. Nous avons frappé aux portes et nous avons discuté avec les gens qui voulaient bien

nous ouvrir. Ils étaient plus nombreux qu'on n'aurait pu le penser.

C'était le mois de février, c'était le froid, les pieds gelés, le bout du nez glacé, les lèvres brûlées. C'étaient des après-midi passés à arpenter les hameaux pour se présenter, s'expliquer et essayer de comprendre. Et la météo n'y pouvait rien, les kilomètres non plus, les températures encore moins : notre motivation ne faisait que grandir.

Chaque rencontre avec les habitants nous le confirmait : nous étions dans le vrai. Notre colère contre l'équipe sortante était largement partagée. Nous n'étions pas seuls à vouloir changer les choses. Alors, finalement, ce qui semblait insurmontable quelques semaines auparavant, ce qui devait être le premier obstacle de notre parcours, nous a paru facile. Oui, en quelques semaines, nous avons rassemblé autour de nous assez de personnes pour sauver Saâcy-sur-Marne.

Une fois passé l'enthousiasme grisant de cette première réussite, les choses sérieuses devaient commencer. Et c'était à moi de les diriger. J'avais monté une équipe, un commando prêt à se retrousser les manches. Je devais donner l'impulsion, la force, la direction. Il fallait tout de suite donner le ton.

J'ai alors eu cette idée un peu folle, pour marquer les esprits et présenter mon équipe aux habitants, d'installer une permanence électorale dans un des (nombreux) commerces désaffectés de la grande rue.

Une vraie permanence, comme dans les grandes villes ! Un lieu pour accueillir ceux qui voulaient échanger sur les points de notre programme, ou

bien, parfois, refaire le monde autour d'un café. Dans cette commune d'à peine 1 800 habitants, c'était du jamais vu !

Le principe était simple : j'étais un candidat jeune, il fallait que je montre à tout le monde – et quand je dis tout le monde, je parle aussi bien de mon équipe que des habitants ou de mes adversaires politiques – que je pouvais apporter de la nouveauté, de la fraîcheur et des idées innovantes. Que je pouvais faire bouger les lignes.

Cette permanence, ce lieu de paroles et de discussions au milieu du village, cet espace déserté qui reprenait vie, j'y voyais un symbole. J'étais prêt à ressusciter ce village. J'étais prêt à bousculer les règles. Et je ne le ferais pas sans l'aide et l'avis des habitants. S'ils me donnaient leurs voix, je leur rendrais la leur. Ils pouvaient s'exprimer, je les écoutais. Et je les entendais.

Cette conviction que je gardais depuis l'enfance prenait vie : *ensemble, sinon rien*. Je n'étais visiblement pas le seul à le penser. Et, en ouvrant cette permanence, en me lançant dans la bataille pour cette mairie, je sentais qu'il se passait quelque chose. Oui, comme par magie, Saâcy-sur-Marne ne semblait plus être condamné à mourir de sa vilaine mort. Il y avait, finalement, peut-être encore quelque chose à faire.

Je me rappelle avec délectation le moment où nous avons découvert la devanture et l'enseigne « Pierre-Emmanuel Bégnny et son équipe ».

Avant cet instant, j'avais encore un doute, une crainte. Est-ce que c'était vraiment une bonne idée ? Est-ce que ça n'allait pas être mal pris ? Tout s'est envolé quand le drap est tombé. D'un coup, je n'avais

plus peur ; cette idée, mon idée, n'était pas si folle, après tout. J'avais l'intuition d'avoir frappé un grand coup. Et mon impression a été vite confirmée.

Il fallait voir le défilé des élus de l'époque. Toute la journée, ils sont passés et repassés devant la permanence afin de réaliser ce qu'ils voyaient. Ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Je souris parfois en pensant qu'ils ont peut-être cru que cette installation était une erreur. Qu'elle me serait fatale. Non, vraiment, je ne suis pas sûr qu'ils aient compris que l'affaire était déjà entendue ; ils étaient complètement dépassés.

Notre pari était osé, et c'est justement pour ça que nous l'avons gagné. Les gens avaient envie et besoin de cet électrochoc. C'est une idée à laquelle je me suis efforcé de rester fidèle tout au long de mon mandat.

Quelques semaines plus tard, les résultats me donnaient raison. Au soir du premier tour, nous avions une telle avance que l'élection était pliée. Il ne restait que trois listes et l'une d'elles s'est retirée à notre profit. Ma liste se retrouvait face à celle de l'équipe sortante. J'étais heureux, d'autant plus que ma joie avait pris une autre saveur depuis la veille.

Il faut préciser que, jusqu'au bout, mes adversaires avaient tout tenté pour empêcher mon échappée. Tout, même le pire.

La veille du scrutin, prête à tout pour conserver sa place, l'équipe sortante avait utilisé de vieilles ficelles politicardes en distribuant dans toutes les boîtes aux lettres un tract puant et diffamatoire. Elle m'accusait

d'avoir menti sur mon expérience dans un cabinet ministériel.

Évidemment, c'était faux. Évidemment, tout était vérifiable sur Internet et dans le Journal officiel, mais la vérité leur importait moins que la victoire. *Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose.* En attendant le dernier moment, ils espéraient certainement que nous n'aurions pas le temps de réagir... La faim de pouvoir justifie les moyens.

Malheureusement pour eux, un tract avait été glissé – sans doute par distraction, mais peut-être était-ce par goût de la provocation, je ne sais pas – dans la boîte aux lettres d'un de nos soutiens. Erreur funeste.

Il est aussitôt venu nous alerter et nous avons pu riposter. En deux heures, nous avons rétabli la vérité et distribué notre réponse, sèche mais définitive et loyale.

Pour les auteurs de cette ignominie, la double peine n'a pas tardé à tomber. Non seulement leur tract n'a pas eu l'effet escompté, mais en plus il s'est retourné contre eux. Les administrés n'avaient pas compris ce déferlement de violence gratuite, ces attaques personnelles, alors que je m'étais efforcé, durant toute la campagne, de rester dans le débat d'idées sans jamais m'en prendre aux personnes. Les luttes intestines, qui ne sont déjà pas très populaires dans l'opinion à l'échelle nationale, ne passent pas du tout au niveau local.

Quant à moi, j'étais peut-être idéaliste, mais je souhaitais que cette élection soit digne et qu'on débattre de nos idées. La partie était déséquilibrée – j'avais un projet, et pas mes adversaires –, mais je n'y étais pour

rien. Entre chercher un programme et chercher à me salir, ils avaient fait leur choix.

Même si elle m'a surpris, je sais quand même d'où venait cette amertume. Cette colère.

En 2006, déjà dans cette optique de faire quelque chose d'utile, j'avais profité d'élections complémentaires pour rejoindre le conseil municipal de Saâcy-sur-Marne. J'étais en charge des jeunes. Et je ne ménageais pas mes efforts.

Cela me détruisait de les voir ne rien faire, comme s'ils étaient paralysés par une chape de plomb. Alors qu'il suffisait d'un peu d'envie et de quelques idées.

Encouragé par cette expérience, j'avais décidé tout naturellement en 2008 de la prolonger en intégrant la liste de l'équipe sortante, portée par une ancienne adjointe au maire. Quelle erreur !

Une fois en place, la nouvelle maire s'était transformée. Ou alors, accordons-lui ça, j'avais peut-être fait fausse route, je l'avais mal cernée. Toujours est-il que je ne reconnaissais pas celle auprès de qui je m'étais engagé.

Une première divergence de vue, une deuxième, puis très vite l'impasse. Clairement, je ne pouvais plus rester dans cette équipe, cautionner ces projets et cette gestion qui me paraissaient ahurissants.

Au bout d'un an seulement, je donnais ma démission. J'étais absolument dégoûté. Et je voyais bien vers quel mur on se dirigeait. Et même si je ne pouvais rien y faire, je ne voulais pas y participer.

Mais la fuite ne me convenait pas. Très vite, une petite voix a commencé à me tarauder. J'ai d'abord

fait la sourde oreille. Puis elle s'est faite de plus en plus convaincante. Jusqu'au jour où j'ai décidé de me lancer. Les dégâts étaient importants, mais pas encore irrémédiables. Il fallait que je fasse quelque chose.

Dans un village comme Saâcy-sur-Marne, les élections ne se jouent pas sur des questions de droite ou de gauche. Elles ne sont pas fondées sur des querelles partisans, mais sur des projets plus concrets. Parfois sur de simples rancœurs.

Je ne me suis pas présenté pour me venger de quoi que ce soit. Je n'en ai jamais fait une affaire personnelle. J'avais une idée pour mon village et je l'ai proposée aux habitants. L'équipe en face avait l'idée de me détruire. C'était peut-être un peu léger.

Les électeurs m'ont donc donné raison. Au second tour, quasiment toute l'équipe était élue avec 64 % des voix. C'était un très bon score, surtout face à la liste d'un maire sortant. Mais, sans prétention, ce résultat ne m'étonne pas.

Nous étions unis, soudés. Nous partagions tous le même projet et les mêmes ambitions pour notre commune. La preuve : notre programme était tellement clair que, pendant les six années de notre mandat, nous avons toujours été d'accord sur les orientations données. C'était notre force. Même si cela n'a pas suffi à me convaincre de me représenter.

ON NE NAÎT PAS MAIRE, ON LE DEVIENT

Le 4 avril 2014, le jour de mon trentième anniversaire, je suis donc devenu maire de Saâcy-sur-Marne. Pourtant, rien ne m’y prédisposait. Je ne suis ni fils ni petit-fils d’élus, et personne dans ma famille n’avait embrassé de carrière politique. Après ce que j’ai vécu, je ne suis d’ailleurs pas sûr que quelqu’un prenne un jour la relève.

Après des études en communication, j’avais rejoint un cabinet ministériel. Ce n’était pas tant pour faire carrière en politique que par envie de servir mon pays. Le même souci collectif qui m’avait amené, quelques années plus tôt, à devenir gendarme de réserve ou à remonter, une à une, les pièces de l’orgue du village.

Puis la présidentielle était passée, les législatives aussi, et j’ai profité du changement de gouvernement pour quitter les fonctions nationales, trop administratives et trop déconnectées à mes yeux. Moi, ce que je voulais, c’était être directement utile aux gens. Être proche d’eux.

Alors oui, j’étais fier, et ému, la première fois que j’ai passé l’écharpe tricolore. Mes proches étaient... plus

partagés. Bien sûr, il y avait chez certains une admiration sincère. « Monsieur le Maire », m'appelaient-ils en surjouant la déférence.

On m'a félicité, on m'a embrassé. On a trouvé ça génial. Ou surprenant. Même si l'un n'empêche pas l'autre. Tout le monde ne comprenait pas que je décide, à 30 ans, de consacrer six ans de ma vie à ce rôle-là. Les gens ne jugeaient pas, mais ils s'étonnaient. Ça ne ressemblait pas à une ambition professionnelle... Il est vrai que si j'avais eu des ambitions nationales, je ne prenais pas, avec ce village de 1 800 habitants, le chemin le plus court. Ma seule ambition était de relever la commune, et beaucoup de gens ont eu du mal à l'entendre.

D'autres enfin, plus aguerris, expérimentés ou connaissant mieux les rouages de cette administration, m'avaient glissé en souriant : « Bon courage et bonne chance ! Tu viens d'en prendre pour six ans ferme. Sans remise de peine. » Je m'amusais aussi de cette formule. Je pensais que c'était un bon mot. J'étais loin d'imaginer à quel point elle était pertinente.

Non, vraiment, ce 4 avril 2014, lorsque je pénètre dans la salle du conseil, noire de monde pour l'occasion, je suis encore rempli d'espoirs et d'illusions. Quand je m'apprête à passer l'écharpe tricolore et à endosser les nombreuses responsabilités que je prêtais alors à un maire, je ne sais pas encore à quoi va ressembler mon quotidien, mais cela n'a pas d'importance.

Je sais, bien sûr, que les obstacles vont s'accumuler. Je me doute, évidemment, que je vais me retrouver confronté à de nombreuses difficultés. J'ai conscience

que ce mandat sera un combat. Mais je suis prêt à donner tout ce que j'ai. Oui, ce sera dur, compliqué, fatigant, mais ce n'est pas grave. Ce n'est pas ça qui m'arrêtera. Au contraire. Je me sens armé pour y arriver.

Ce jour-là, je me sens imbattable. Les administrés m'ont choisi, mon équipe me fait confiance. Je vais y arriver. Je suis « Monsieur le Maire », après tout...

Visiblement, ça ne suffisait pas.

Pourtant, même avec le recul, je me dis que je n'étais pas présomptueux : je ne pouvais juste pas savoir. En réalité, rien ne me préparait à ce que j'allais effectivement vivre. Et si on me l'avait dit, je ne suis pas sûr que je l'aurais cru. D'ailleurs, quand je le raconte aujourd'hui, les gens me soupçonnent d'en rajouter. Alors je le précise tout de suite : tout ce qui est raconté dans ce livre est vrai. Tout est strictement exact. Je n'aurais même pas pu l'inventer.

La réalité : être maire, c'est plus qu'un simple dévouement, c'est carrément un sacerdoce. Un engagement de toutes les minutes. Une remise en question permanente. Une pression de tous les instants.

Mes illusions du 4 avril 2014 ? Elles seront mille fois piétinées, rognées, abîmées, exécutées, par une réalité intraitable. Le quotidien, ça ne pardonne pas. Mon charmant petit havre de paix depuis des décennies va devenir un théâtre de drame, de souffrance, de solitude et parfois, heureusement, de joie. Et, par-dessus tout, de nombreuses expériences auxquelles je ne m'attendais pas.

Parce que le premier problème est le suivant : quand vous devenez maire d'un village, personne ne vous explique comment ça fonctionne. Il n'y a pas d'école d'apprentissage, ni même de manuel *Le Maire pour les nuls*. Nous ne recevons aucune formation. Aucune indication. On ne vous donne rien.

Pardon, j'exagère. Ce n'est pas vrai. On ne vous donne pas *rien*. On vous donne des responsabilités, des charges, des missions... On oublie juste de vous dire comment procéder. Et, bien sûr, vous n'avez pas droit à l'erreur...

Bref, on vous pousse à vous engager, parce que c'est important, parce que le sens du devoir, parce que la République, puis vous êtes élu, et là, dans un silence assourdissant, on vous assène avec un grand sourire : « Débrouillez-vous ! On revient vous voir dans six ans. »

Devenir maire, c'est recevoir un parachute sans son mode d'emploi.

Or, aujourd'hui encore plus qu'hier, la fonction de premier édile est devenue d'une effroyable complexité. Vous ne devenez pas en l'espace d'une élection simplement maire, vous devenez aussi notaire, conseiller financier, conseiller matrimonial, conseiller juridique, agent immobilier, assistante sociale, officier de police judiciaire, juge de paix, agent d'entretien, agent technique de voirie, garde forestier...

Dès qu'un administré a une question, systématiquement, c'est au maire qu'il vient la poser. Un conseil ? Un avis ? Un responsable ? Un coupable même ? Le maire, le maire et encore le maire. Et il nous faut toujours non seulement trouver une réponse, mais en

plus faire comme si elle était évidente. Nous n'avons le droit ni au doute, ni à la réflexion, ni à l'erreur. Et nous sommes seuls.

Attention, il ne faut pas, je crois, confondre petits maires ruraux et maires de grandes villes. Eux – et je le dis sans jalousie parce que ces moyens sont justifiés et nécessaires – disposent d'une panoplie de services, de directeurs et de conseillers qui les aiguillent dans leurs choix et les épaulent techniquement. Ils ne sont pas seuls, et tant mieux pour eux.

Pour les maires des champs, rien de tout cela. Il faut apprendre sur le tas, au cas par cas. Mais sans avoir le temps d'apprendre parce que, en devenant maire, on engage notre responsabilité pénale, civile et administrative. Sans période d'adaptation parce que nos administrés ne nous le pardonneraient pas.

Parce que oui, comme si ça ne suffisait pas, grâce à Internet, vous trouverez toujours des gens pour penser qu'ils connaissent mieux votre fonction que vous et pour vous le faire savoir. Le plus souvent sans y mettre les formes.

En plus, Saâcy-sur-Marne est un cas particulier. Comme tous les cas sans doute, me direz-vous.

Mais jugez plutôt : le village est à 75 kilomètres de Paris avec son train direct en quarante-cinq minutes. On peut rejoindre le complexe Eurodisney en seulement vingt minutes. Bref, Saâcy-sur-Marne est presque une ville de banlieue. Sauf que, en Seine-et-Marne, il y a également beaucoup de champs et de coteaux viticoles. Nous sommes aussi à la campagne...

CHERS ADMINISTRÉS, SI VOUS SAVIEZ...

En tant que maire, je me suis retrouvé à gérer des problématiques rurales *et* des questions urbaines pour une population toujours plus nombreuse, venue de Paris ou de sa banlieue. De nouveaux habitants qui souhaitent jouir de tous les avantages de la ville et de tous les avantages de la campagne.

L'équation était impossible. J'ai quand même tenté de la résoudre.

UNE JOURNÉE TYPE ? QUELLE JOURNÉE TYPE ?

Quand je parle de ma fonction, de ses difficultés, du fait que je ne veux pas me représenter parce que je suis usé, épuisé, fatigué, on me demande souvent à quoi ressemble une de mes journées types. Comme si vingt-quatre heures de la vie d'un maire pourraient suffire à expliquer quoi que ce soit...

J'entends très bien dans cette question ce petit sous-entendu, sans doute bienveillant mais un peu décalé, qui me met dans la position d'un enfant qu'on chercherait à réconforter. Oui, quand on me pose la question de ma journée type, j'entends : « Ça ne doit pas être si grave. On va tout poser sur la table, calmement, prendre un peu de recul, et tu vas te rendre compte que c'est loin d'être insurmontable. »

Je ne suis pas un enfant, je ne fais pas une crise. Mais ils ont raison. La question est très pertinente. Avec le recul de mes six années de mandat, je peux répondre qu'une journée type dans la vie d'un maire, ça n'existe pas.

Il y a toujours des impondérables, des événements, des surprises. Surtout des mauvaises, c'est vrai, mais

il arrive qu'il y en ait des bonnes. Il y a toujours ce qu'on n'avait pas prévu et qu'on ne pouvait pas prévoir. Et je peux même ajouter que c'est justement ce qui m'a plu. Cette absence de routine, d'habitude, de redite. C'est ce qui m'a permis, en tout cas au début, de rester toujours sur le qui-vive, de ne pas me laisser aller à penser que tout allait bien se passer.

Évidemment, à la longue, cet investissement permanent et l'impossibilité de reprendre mon souffle ont fini par m'épuiser. Et ont certainement eu raison de ma résistance face à l'agressivité de certains administrés. Mais cette activité folle reste quand même le moteur de la vie d'un maire.

Chaque jour, je me rendais à la mairie en pensant que les choses se passeraient *peut-être* comme prévu au planning.

Du premier jour de mon mandat jusqu'aux inondations où j'ai pris la décision d'arrêter, j'étais présent tous les jours. Du lundi au samedi midi. J'enchaînais sur les événements ponctuels des week-ends. Il y avait tant et tant à faire, impossible d'agir autrement. Entre la gestion communale, qui prend un temps fou, et les nombreux projets que nous avons menés, je me devais d'être sur tous les fronts. J'avais à cœur de montrer aux habitants qu'ils avaient eu raison de me faire confiance. Je leur étais redevable, peut-être à tort.

Le matin, j'arrivais généralement vers 9 heures. Je commençais par faire un point avec mes adjoints – je le précise tout de suite, parce que certains vont soupirer ou hausser les épaules en se disant que les élus sont tous des fainéants et des champions de l'absentéisme.

Tous ont toujours répondu présent quand j'avais besoin d'eux. Même quand ils avaient autre chose à faire. Aucun ne m'a lâché. La commune a toujours été leur priorité absolue.

Venait ensuite le topo du directeur général des services, une sorte de piqûre de rappel, sur tous les dossiers et difficultés du moment. Toujours nombreux. À partir de là, il fallait déjà organiser, ou réorganiser, la journée et les semaines pour gérer les urgences. La matinée ne faisait que commencer et la journée type avait déjà volé en éclats.

Et enfin, après ce tour des services administratifs, je finissais toujours par descendre au poste de police afin d'avoir le compte rendu des événements et interventions effectuées pendant les dernières heures. Dans le meilleur des cas, il n'y avait rien à signaler. Mais le meilleur n'était pas une habitude...

Bref, comme nous sommes dans une journée idéale, disons que je peux remonter dans mon bureau.

Documents d'urbanisme, mandats financiers, lettres de réponse aux administrés, documents d'état civil... C'était le moment de signer les nombreux parapheurs. Enfin, signer...

Avec les responsabilités que je porte, je ne pouvais évidemment pas me contenter d'apposer mon nom. Il fallait d'abord que je relise et que je valide tous les documents et tous les papiers qui me passaient entre les mains. Même si je l'avais déjà fait la veille, même si cela avait été l'objet d'une longue réunion, je vérifiais tout, une dernière fois.

Ce n'était pas mon côté maniaque qui s'exprimait, c'était une question de respect de la fonction. Et ce n'était pas non plus la marque d'un manque de confiance dans mon équipe : elle est hyper-compétente. La preuve, je n'ai presque jamais rien eu à redire. J'aurais pu signer les yeux fermés, mais la confiance n'exclut pas le contrôle.

Après la pile de parapheurs venait la lecture du courrier. Tout le courrier. Les catalogues publicitaires auxquels il fallait jeter un œil car on pouvait y trouver des offres intéressantes pour la commune, les lettres de colère, de plainte, les courriers officiels, les candidatures professionnelles, les lettres de dénonciation...

Il ne fallait rien laisser échapper, car cela aurait pu me retomber dessus. Je devais trier, organiser et répondre à tout le monde dans les délais le plus courts possible, qui seraient de toute manière déjà trop longs pour certains. Il faut savoir que chaque personne se croit prioritaire. Quand elle ne pense pas être la seule. Si je n'étais pas assez réactif, je recevais de nouveaux courriers de reproche et on ne s'en sortait plus.

Ensuite, dans le meilleur des cas, j'avais une réunion dans la matinée. Soit en mairie pour préparer des projets et tenter d'anticiper les futurs problèmes, soit une réunion de chantier sur le terrain afin de faire un point sur l'avancement des travaux et sur les nouveaux problèmes que nous n'avions pas anticipés ou que nous ne pouvions pas anticiper.

Après la pause déjeuner – rapide et légère – à la maison, je faisais généralement un tour avec la police municipale.

Je considérais, et considère encore, que c'est le meilleur moyen de quadriller la commune. Être sur le terrain, c'est se rendre compte des différents problèmes, ceux qui naissent ou ceux qui subsistent. C'est aussi l'occasion d'aller à la rencontre des administrés. D'échanger avec eux. Après tout, ils sont les premiers concernés par toutes les mesures que je prends ou que je vais prendre. C'est pour eux que je le fais. Et ils sont bien plus réceptifs aux messages quand je viens vers eux que lorsqu'ils se déplacent.

Parfois aussi, comme des réminiscences de mes années de réserviste de la gendarmerie, je participais aux opérations de police de la route ou aux patrouilles de nuit. La police et la sécurité n'ont pas toujours bonne presse, mais elles sont pourtant essentielles à la tranquillité d'un village. Alors, par solidarité, pour leur montrer que j'étais à leurs côtés, et par sens du devoir, parce que faire respecter les lois sur ma commune est de ma responsabilité, il m'arrivait aussi de les accompagner sur des interventions compliquées. Mais, heureusement, ce n'était pas une activité quotidienne. Alors disons que ça ne rentre pas dans une journée type, et reprenons.

En effectuant cette tournée, je croisais souvent les services techniques. L'occasion pour nous d'évoquer les espaces verts et le suivi de la propreté de la commune. Comme ils sont plus souvent sur le terrain qu'en mairie, c'était plus simple et plus concret d'improviser ces réunions sur place. Ça a toujours été efficace.

Puis j'enchaînais sur une réunion de travail et un conseil municipal ou un conseil d'agglomération où il

fallait que je décide, que j'entérine, que je tranche. Et, enfin, quand j'avais le temps, entre un rendez-vous et une réunion, je me plongeais dans mes dossiers.

Bref, l'emploi du temps type d'un maire ressemble à celui d'un patron de PME. Chargé et multitâche. Il faut passer sans cesse d'un sujet à l'autre et avoir un avis précis sur tout.

Attention, il s'agit du récit d'une journée idéale. Sans grain de sable dans la machine, sans rien qui vienne enrayer son bon déroulement. Je le répète : ça n'existe pas. Et tant mieux.

Ma mission première, c'est de répondre aux problèmes de mes administrés, et ils sont nombreux. Des conflits de voisinage – comme cette crise où un habitant a perdu le contrôle parce que les feuilles de l'arbre de son voisin venaient mourir sur sa plancha, ou bien ces gens qui s'affrontaient en se lançant leurs ordures ménagères par-dessus la clôture – aux pannes d'électricité, aux coupures d'eau, aux problèmes d'urbanisme, en passant par les personnes qui se plaignent des crottes de chien, les gens qui râlent parce qu'il faudrait faire des travaux dans leur rue, ceux qui râlent parce qu'il y a des travaux dans leur rue (comment ne pas mentionner cet habitant qui ne supportait pas qu'on refasse sa rue et qui chaque nuit allait démonter, pavé après pavé, les avancées des travaux de la journée ? J'ai dû me rendre sur place, d'abord pour le croire, et ensuite pour lui intimer l'ordre d'arrêter), celui qui dénonce un voisin et celui qui veut qu'on refasse son trottoir...

Il faut tout écouter, tout consigner, tout prendre en considération. Et ajouter ces questions aux autres.

Dans cette liste, n'oublions pas les problèmes internes à la mairie. Dans les petites mairies, peut-être plus qu'ailleurs, un seul agent vous manque et tout est dépeuplé. Une personne abat souvent du travail pour deux et, comme elle est seule dans son service, c'est toute une histoire si elle ne peut pas venir.

J'ai eu le cas, un jour, d'un arrêt maladie de la cantinière de service. J'ai appelé sa remplaçante : elle était également malade. Et le comble de la malchance, c'est que la troisième personne à pouvoir assurer ce service était elle aussi malade !

Précisons-le tout de suite : il ne s'agissait absolument pas d'une action concertée, d'un mouvement de colère commun, d'une volonté de nuire, mais d'un malheureux concours de circonstances.

Je n'avais pas le temps de m'attarder sur cette incroyable malchance, sur cet acharnement du sort : dans l'heure qui suivait, mes jeunes écoliers devaient passer à table. La situation pouvait se résumer ainsi : je n'avais pas le temps de réfléchir à une solution qu'il fallait déjà que je trouve. Une illustration parfaite de ma fonction.

Cette fois-là, nous avons fait pour le mieux en allant chercher de quoi déjeuner dans les petits commerces locaux. Je savais déjà que certains parents ne se prieraient pas de me reprocher cette solution. Même si, évidemment, ils n'avaient pas d'autres idées à proposer. Ça, c'était mon boulot...

CHERS ADMINISTRÉS, SI VOUS SAVIEZ...

En somme, moi qui ai toujours détesté les mathématiques, je n'ai jamais eu autant de problèmes et d'équations à plusieurs inconnues à résoudre au quotidien ! Finalement, la seule chose qui était *type* dans ma journée, c'était la question que je me posais tous les matins au réveil : quel(s) problème(s) improbable(s) vais-je devoir traiter aujourd'hui ?